

I

Considérations d'Idrisi sur les commencements et les rencontres de hasard. Sa première entrevue avec Rujari.

LA PREMIÈRE PHRASE EST DÉCISIVE. Il le savait d'instinct, et aussi pour avoir travaillé sur de vieux manuscrits. Comme les Anciens comprenaient bien cela, avec quel soin ils choisissaient leurs commencements, et avec quelle facilité leur travail devait progresser une fois cette décision prise ! Où commencer ? Par quoi commencer ? Il leur enviait les choix que leur monde rendait possibles, leur capacité d'aller chercher la connaissance où qu'elle pût se trouver.

Sa mère lui avait appris que les gens du Livre, en déclarant sans valeur tout le savoir antérieur à leurs propres prophètes, ne font que trahir leur ignorance. Elle lui avait raconté comment, lorsque la ville avait été prise par une engeance particulière de guerriers du Prophète – des hommes qui craignaient le savoir plus que la mort –, son grand-père à elle, un mathématicien très estimé de Qurtuba, avait été publiquement déchu et passé au fil de l'épée avec quatre-vingts autres savants. Les zélotes qui les

avaient tués au nom de la religion désignaient le monde des Anciens comme «le temps de l'ignorance», un monde dans lequel les gens n'étaient pas soumis à la nécessité d'adorer un seul dieu. Comme ils devaient blasphémer à cœur joie ! Un monde sans apostats. Il eut un sourire qui éclaira un moment son visage, puis il se rembrunit.

Quelle différence avec nous, pensa-t-il. Nous sommes voués à nous noyer dans le tourbillon de l'éternelle répétition. Au Nom d'Allah le Miséricordieux, et Muhammad est son Prophète, son plus fidèle Messager. La seule chose consolante, c'était que ces blasphémateurs de Nazaréens étaient bien pires. Comment Allah pouvait-il n'être père que d'Issa ? Comment le Tout-Puissant n'aurait-il été capable d'engendrer qu'un seul fils ? Et pourquoi les Nazaréens avaient-ils inventé une chose pareille ? Sûrement parce qu'ils étaient chronologiquement plus proches du monde romain et de ses dieux. Pour faire des adeptes, il leur fallait mettre un peu de magie dans leur credo. Ah, s'ils avaient pu garder leurs anciens dieux, ou du moins les meilleurs ! Zeus aurait pu être le père d'Issa, ou alors Apollon, Arès, Poséidon... non, pas Poséidon. C'était idiot. Mariam vivait loin de la mer et Youssouf n'était pas pêcheur. Peut-être le lubrique et boîteux Héphaïstos s'était-il introduit... Idrisi monta sur le pont du navire royal et prit plusieurs inspirations profondes. Se laver les poumons à l'air marin était devenu pour lui un rituel. Il sourit. Le soleil déclinait. La mer était encore calme. Avec l'aide de Poséidon, ils atteindraient Palerme sans autre tempête.

C'était son dernier voyage en mer avant l'achèvement de son livre. Le vaisseau avait fait deux fois le tour de l'île, et Idrisi avait comparé chaque détail de sa carte de Siqilliya à la ligne réelle des côtes. De temps en temps, ils étaient descendus à terre pour faire provision d'eau, de nourriture et d'herbes fraîches dont il avait besoin pour essayer ses formules médicinales. Idrisi était à la fois géographe et médecin. Bien qu'ayant passé moins d'un mois en mer, il était fatigué. Il dormait plus que d'habitude et ses rêves, généralement, le ramenaient à son enfance – sa mère regardant les étoiles, les rues pavées de Noto, les troncs d'arbres éraflés par la foudre, les femmes trayant les vaches et les chèvres, le visage grêlé de son père – mais pendant sa sieste de l'après-midi, il rêvait invariablement de Mayya, et ce rêve ne variait presque jamais. Ils étaient couchés, nus, dans les bras l'un de l'autre, et ils venaient de faire l'amour. C'était toujours dans la chambre qu'elle occupait au harem du palais, et les eunuques montaient la garde devant la porte. Il n'arrivait jamais rien d'autre. Cette répétition lui pesait tellement qu'il avait même pensé aller voir l'oniromancien, mais toujours quelque chose l'en avait retenu.

La veille, pour la première fois, il avait fait un autre rêve. Il était un guerrier en train de se battre, mais au réveil il n'avait plus aucun souvenir de l'ennemi. C'est à cela qu'il pensait maintenant, debout sur le pont à regarder la mer changer de teinte, et il se demanda s'il aurait fait un bon soldat. C'était un homme de taille moyenne, aux traits délicats, à la peau douce et claire, comme si son sexe n'avait été décidé qu'à la dernière minute. Le soleil avait

bruni son visage, exagérant la blancheur de sa barbe. Celle-ci était soigneusement taillée, comme celle d'un érudit de Qurtuba. Il avait cinquante-huit ans, un âge de la vie où la plupart des hommes pensent au passé plutôt qu'à l'avenir. Et il en aurait été de même pour lui s'il n'avait été en proie à une puissante colère, une colère dont seuls ses deux plus proches amis étaient conscients, sans pour autant en comprendre les causes. Pour le sultan et les courtisans du palais de Palerme, Idrisi était un érudit en vue et au tempérament calme. Ils ne savaient rien de ce que cachait ce masque, de la rage intérieure qu'il éprouvait à propos de tout et de rien. Un soir, son grand ami Ibn Hamid, se sentant le cœur lourd, avait regardé le ciel et murmuré : « Oh, la poésie des étoiles » ; et Idrisi, d'un ton irrité, lui avait alors infligé un exposé sur l'astronomie et le mouvement de la Terre. Avait-il remarqué que chaque nuit un mouvement se répétait ? Les Anciens avaient tenté de pénétrer les secrets des cieux, mais sans y parvenir. Si ce qu'Idrisi pensait était juste, alors al-Quran était erroné, et si al-Quran était erroné, qui avait commis l'erreur ? Allah, ou son Messager ? Ibn Hamid, craignant que son ami ne fût poursuivi pour blasphème, lui avait conseillé de laisser ces questions à la postérité.

Pour toute réponse, Idrisi l'avait foudroyé du regard et ils ne s'étaient plus parlé de plusieurs jours. Maintenant Ibn Hamid, lui aussi, avait abandonné l'île, laissant son ami plus seul que jamais. Des mots durs avaient été échangés et Idrisi s'était vu accuser de faire le jeu des étrangers qui occupaient l'île. Peut-être aurait-il

dû partir également et refaire sa vie en Ifriqiya, ou encore à Bagdad dont le calife protégeait des penseurs et des poètes. Mais sa vie avait été transformée par une rencontre de hasard qui lui avait offert plus de liberté qu'il ne l'avait cru possible.

Ses pensées revinrent à une fin d'après-midi où il travaillait dans la bibliothèque du palais du sultan Rujari, à Palerme. Il en avait obtenu l'autorisation expresse et se réjouissait comme un enfant de chaque nouvelle découverte. Il se rappela l'excitation qui s'était emparée de lui, quelque vingt-sept ans plus tôt, quand il avait aperçu le manuscrit du vieux Grec al-Homa. Était-il possible que ce soit là l'œuvre dont parlait son arrière-grand-père paternel, il y a si longtemps, à Malaka ? Son grand-père avait confié ce souvenir à son père, et Idrisi entendait encore la voix sonore et légèrement agitée de ce dernier, qui ponctuait l'histoire en arrachant les quelques poils blancs de sa barbe encore sombre. Il racontait que les cadis, craignant le pouvoir de la poésie et sa capacité à égarer les Croyants, avaient décrété que seules trois copies de la traduction arabe seraient autorisées afin que les théologiens puissent étudier les religions païennes qui avaient amené les Temps d'ignorance en Arabie, à l'époque de la naissance de notre Prophète.

Douze hommes se virent confier la tâche. Traducteurs experts de grec ancien, ils avaient traduit les œuvres de Galien et de Pythagore, d'Hippocrate et d'Aristote, de Socrate et de Platon, et même les pièces d'Aristophane. Toutes ces œuvres se trouvaient à la bibliothèque de Bagdad. Mais les traducteurs, pourtant triés